

# Les nouveaux réactionnaires ou la fin de l'hégémonie intellectuelle de la gauche ?

Par Danièle Masson

(1ère partie => [ICI](#) - 2ème partie => [ICI](#))

## III - La querelle de l'école

Un autre thème privilégié par les néo réacs est l'urgence de transmettre, qui se heurte à un égalitarisme niveleur, au culte exclusif du momentané, à la concurrence des mémoires. Son terrain, bien sûr, est l'école.

Le parcours scolaire des néo réacs explique en partie leur réaction. Michel Onfray est fils d'un ouvrier agricole et d'une femme de ménage, et sait gré à l'école de lui avoir permis de s'en sortir. Il ajoute : « Elle ne le peut plus aujourd'hui ».

Éric Zemmour est né à Montreuil d'un père ambulancier et d'une mère au foyer, émigrés d'Algérie et juifs séfarades. Il a bénéficié, en Seine Saint Denis, d'une école assimilatrice, et c'est la création, en 1984, de SOS racisme, et son rejet de l'assimilation, qui l'a conduit à rompre avec la gauche.

Quant à Finkelkraut, il est né d'émigrés juifs polonais, et lui-même et sa famille ont bénéficié en 1950 d'une naturalisation collective. Juif ashkénaze, il avait reçu la France

comme un don plutôt que comme un héritage : « La République logeait les boursiers et les Français de fraîche date à la même enseigne [...] Initiés ou profanes, nous avons la France en partage [...] la langue, la littérature, la géographie et l'histoire devenaient nôtres à l'école et par l'école ». Au contraire, dit-il, « l'école ouverte d'aujourd'hui n'a pas cultivé le peuple, elle a eu raison du peuple cultivé ».

### Le procès de mai 68

La faillite de l'Education nationale n'a pas commencé en mai 1968 ; elle date au moins du plan Langevin-Wallon, et droite et gauche y ont travaillé. Cependant les néo réacs font de mai 1968 une sorte d'abcès de fixation. Leurs griefs à l'égard de l'Education nationale sont nombreux, mais ils s'attaquent particulièrement à la religion de l'instant présent, à l'éradication du passé, à l'oubli ou à la falsification de l'histoire de France.

Finkielkraut, citant François Furet, aime à défendre « l'œuvre des siècles et des rois : les siècles ont façonné leurs langues et forgé leurs mœurs, les rois leur ont donné corps ». Le paradoxe est que ces néo réacs sont démocrates mais ont la nostalgie des rois de France, et reprochent à mai 1968 d'avoir fait table rase du passé. Ainsi Zemmour dans les premières pages du *Suicide français* : « mai 1968 a été à la République ce que 1789 fut à la monarchie capétienne, le grand dissolvant [...] Maurras exalta les quarante rois qui ont fait la France, il faut maintenant conter les quarante années qui ont défait la France, il est temps de déconstruire les déconstructeurs ».

Alors que l'histoire s'inscrit dans le temps long, les bons apôtres de mai 1968 voulaient tout, tout de suite. « La géostratégie, dit Michel Onfray, la démographie, l'histoire passent pour des disciplines réactionnaires, parce qu'elles disent ce qui a été et ce qui sera ». Au contraire, Daniel Cohn-Bendit, dans une sorte de manifeste de mai 1968, voulait la consommation immédiate, refusant de travailler pour les générations suivantes : « Nous organisons nous-mêmes notre vie. Nous ne le ferons pas pour nos enfants, le sacrifice est contre-révolutionnaire et résulte de l'humanisme stalino-judéo-chrétien, mais pour enfin pouvoir jouir sans entraves ». Donc refus du temps long, de tout ce qui pourrait nous dépendre de nous-mêmes. Patrick Buisson, l'ancien conseiller de Nicolas Sarkozy dégage le lien entre le refus du temps long et la démocratie, en évoquant un livre américain non traduit, *Democracy, the god that failed*, *Démocratie, le*

*Dieu qui a failli*. Il remarque : « les monarchies intègrent la durée et le temps. N'oubliez pas que les révolutionnaires tiraient sur les horloges ».

### Choc des cultures ou choc des incultures

Une anecdote. Au collège ou au lycée, même si on étudie les œuvres classiques, qui ont quelques siècles, le professeur se croit souvent obligé, pour intéresser ses élèves, de les rapprocher d'eux, de leur vécu, de leur ressenti comme on dit. Ainsi l'exercice de rédaction proposé à partir de *l'Andromaque* de Racine : « Transposez dans votre monde le grand dépit amoureux d'Hermione. Pyrrhus est un garçon coiffeur qui, pour mieux pimenter sa fureur, la plaque pour un mec ».

Autre sujet de litige : le nivellement par le bas au nom de l'égalité, et son corollaire, l'équivalence des cultures : pas de hiérarchie entre Mozart et le rap. Najat Vallaud Belkacem propose à l'admiration des ados Jamel Debbouze. La culture n'est plus ce qui élève, « ce qui met en forme l'être brut, le dépend de lui-même, lui enseigne à brider sa spontanéité envahissante et à dire « après vous ». (Finkielkraut) C'est tout ce qui se pratique : « on ne cultive plus, on culturalise ». A ce compte, dit Léo Strauss, « Si toutes les cultures se valent, alors le cannibalisme est juste une question de goût culinaire ».

Naturellement, cette sorte d'aplatissement du champ culturel est aussi une conséquence de la modification et parfois du bouleversement des publics scolaires. En 2005 par exemple, d'après un rapport réalisé par dix inspecteurs généraux de l'Education nationale sur les manifestations d'apparte-

nance religieuse à l'école, on parvenait aux constats suivants : les élèves triaient les textes étudiés (comme ce qu'ils trouvent dans leur assiette à la cantine), selon les catégories du *halal* et du *haram*. Pas question d'étudier *Le Cid* de Corneille, trop antimusulman, ni *Madame Bovary* de Flaubert, trop contraire à la femme telle que la conçoit l'islam. Quant à l'histoire, trois questions provoquent des tensions : l'enseignement du fait religieux, la persécution des juifs, le conflit israélo-palestinien. L'histoire, c'est la concurrence des mémoires et la guerre des respects.

D'où une école qui ne cherche pas à transmettre une culture, mais dont la mission est d'être « le creuset où se fabrique le vivre ensemble ». D'après le *Bulletin officiel de l'Education nationale*, l'enfant doit « devenir pleinement responsable, refuser la violence, apprendre à vivre ensemble, négocier, rechercher un consensus, devenir un acteur responsable de notre démocratie ». Bref la mission de l'école est de « mettre en place un véritable parcours civique de l'élève, constitué de valeurs, de savoirs, de pratiques et de comportements ». « Jamais l'école, conclut le jeune agrégé de philosophie François-Xavier Bellamy dans son livre *Les déshérités*, n'a été aussi moralisante et aussi peu soucieuse de la transmission d'une culture ».

Le parcours de Michel Onfray est intéressant. Comme presque tous les réactionnaires il vient de la gauche. Professeur de philosophie de 1983 à 2002, il se plaignait des directives policières qu'étaient pour lui faire

l'appel et noter. Aujourd'hui il fustige ou il plaint les professeurs qui n'arrivent plus à noter parce que noter c'est fasciste. Et il est devenu le réac le plus virulent contre la réforme du Collège : mise à mort des langues anciennes, suppression des classes bilingues, fin programmée des cours magistraux, partage éducatif ludique, auto-enseignement interactif etc. Tout cela, pour Onfray, est « le grand remplacement pédagogique qui vient appuyer le grand remplacement de la population [...] la réforme du collège est à l'enseignement ce que la bombe atomique fut à Hiroshima ».

Il faut lire, bien sûr, *Les déshérités* de François Xavier Bellamy, en écho *aux Héritiers* de Pierre Bourdieu. Dans un livre clair et efficace, il se plaint de l'appauvrissement du vocabulaire ; quand, par exemple, aimer, estimer, apprécier, admirer sont remplacés par « Kiffer ». Il regrette que, en gros depuis Bourdieu et Roland Barthes, « nous ayons décrété que la langue était fasciste, la littérature sexiste, l'histoire chauvine, la géographie ethnocentrée et les sciences dogmatiques ». Il est optimiste cependant, dit sa joie de transmettre, se veut non propriétaire mais médiateur et passeur d'une culture, et ne semble pas craindre, contrairement à Onfray, « le grand remplacement de la population ». Son credo est stimulant, même s'il n'est pas tout à fait convaincant : « je ne crois pas au choc des cultures, mais au choc des incultures ».

Danièle Masson  
à suivre